

En ce temps-là,
Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère,
et il les emmena à l'écart, sur une haute montagne.

Il fut transfiguré devant eux ;
son visage devint brillant comme le soleil,
et ses vêtements, blancs comme la lumière.

Voici que leur apparurent Moïse et Élie,
qui s'entretenaient avec lui.

Pierre alors prit la parole et dit à Jésus :
« Seigneur, il est bon que nous soyons ici !
Si tu le veux,
je vais dresser ici trois tentes,
une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. »

Il parlait encore,
lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit de son ombre,
et voici que, de la nuée, une voix disait :

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé,
en qui je trouve ma joie :
écoutez-le ! »

Quand ils entendirent cela, les disciples tombèrent
face contre terre
et furent saisis d'une grande crainte.

Jésus s'approcha, les toucha et leur dit :
« Relevez-vous et soyez sans crainte ! »

Levant les yeux,
ils ne virent plus personne,
sinon lui, Jésus, seul.

En descendant de la montagne,
Jésus leur donna cet ordre :
« Ne parlez de cette vision à personne,
avant que le Fils de l'homme
soit ressuscité d'entre les morts. »

Jésus fut transfiguré devant leurs yeux...

Ah ! regarder le Fils de Dieu en face, dans sa gloire, dans sa lumière, dans son éclat, voilà ce qui serait sans doute un rêve bien peu réaliste. Ce serait un peu comme voir le soleil en face, bien sûr. Plus de doute, plus de peur et l'incertitude. Le pouvoir de pouvoir témoigner « Oui ! j'ai vu Dieu en face, dans tout son éclat ». La gloire de Dieu s'imposerait à nous de manière indiscutable. Et nos amis le croiraient aussi sûrement qu'ils croient en l'existence du soleil en voyant sur nos visage le reflet de cette lumière.

Seulement voilà. Si Dieu s'imposait définitivement à notre regard de manière indiscutable, aurions-nous vraiment le choix de croire en Lui ? Aurions-nous encore la liberté de dire non ou de dire oui ? De le choisir ? L'Évangile de ce deuxième dimanche de Carême nous propose de revisiter le récit de la transfiguration. Il rapporte que trois apôtres ont assisté à un phénomène hors du commun, qu'ils auront du reste du mal à exprimer avec des mots humains.

Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur pareille.

Ainsi, pendant un instant, ils ont vu Dieu, ils ont vu le Fils dans toute sa gloire. Ils ont été témoins non pas d'un miracle mais de l'interruption d'un miracle.

Car le vrai miracle, c'est que le Fils de Dieu ne nous soit pas apparu pendant le temps de son séjour sur terre avec des vêtements éblouissants

et un éclat insoutenable. Le miracle, c'est qu'il ait désiré simplement prendre notre visage dans une vertigineuse simplicité. Un visage qui pouvait paraître inaperçu et que l'on ne peut découvrir qu'en aimant. Le vrai miracle, c'est que Dieu qui est toute puissance soit devenu faible au milieu de notre faible humanité... Qu'il ait laissé percer par de grands clous de charpente ses poignets et ses chevilles pour donner à voir l'état le plus vulnérable qui soit, celui du crucifié. Le vrai miracle, c'est que Dieu ne veuille pas que nous ayons peur de lui mais que nous ayons peur pour Lui. C'est ce que nous signifions tout à l'heure dans la goutte d'eau qui se mêle au vin avec ces paroles : comme cette eau se mêle au vin pour le sacrement de l'alliance, puissions-nous être unis à la divinité de celui qui prend notre humanité. Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu. Vertigineux !

Les apôtres Pierre, Jacques et Jean ont eu le désir de s'installer dans la rencontre lumineuse avec le Dieu infini. Ils ont proposé gentiment à Jésus de dresser trois tentes au sommet de la montagne. Pourtant, à mon avis, ils ne devaient pas avoir sous la main le matériel de camping nécessaire. Ils voulaient installer le campement pour demeurer sûrs de continuer de voir Dieu en face.

Et puis, sur la montagne, tout s'est éteint. Il y avait la nuée qui a tout enveloppé, la nuée à la fois lumière et opacité. C'est cela la foi. Une lumière mais aussi du brouillard. Et puis plus rien. Jésus seul...

Il existe à Bangkok un très grand édifice, un temple qui force l'admiration. Mais lorsque le visiteur pénètre à l'intérieur, il est stupéfait de découvrir une statue en or massif d'un bouddha qui mesure trois mètres de haut. Cinq tonnes et demie d'or...

A côté, dans une vitrine, est exposé un fragment d'argile sans grand intérêt apparent, d'une trentaine de centimètres de long, accompagné d'une explication en anglais. Ce fragment est pourtant le seul témoin qui reste de l'histoire étonnante de cette statue.

En fait, dans les années trente, de grands travaux d'aménagement des berges du fleuve avaient nécessité la destruction d'un édifice religieux sans intérêt architectural particulier, mal entretenu, et qui offrait à la vénération populaire une statue de Bouddha plus que médiocre. Elle était façonnée grossièrement en stuc, une espèce de plâtre assez

maladroitement travaillé. Une mauvaise statue, donc, mais une statue religieuse qu'il n'était pas question de détruire. On la déplaça sous un préau en tôle où elle resta vingt ans assez mal protégée des pluies abondantes de cette région. Finalement, on construisit un petit sanctuaire pour lui redonner une place.

3

Le plâtre était bien abimé et on amena une grue en se demandant comment transférer la statue qui commençait à présenter des craquelures préoccupantes. Il fallait aller lentement, mais pour tout compliquer un formidable orage se déclencha. Mauvais présage ? Il était impossible de continuer et le moine chargé du nouveau temple demanda à déposer la statue au sol. Elle s'enfonça un peu dans la boue tandis que l'on se précipitait pour tenter de la protéger maladroitement avec des bâches.

Dès que l'orage fut un peu calmé, le moine revint avec une lampe de poche pour évaluer les dégâts de la statue. Ce n'était pas beau à voir... La boue et les trombes d'eau avaient détrempe le plâtre, provoquant des effritements qui semblaient l'avoir irrémédiablement endommagée. Pourtant, à l'endroit qui marquait la plus méchante craquelure, le religieux vit un éclair doré jaillir dans le rayon de sa lampe sous le plâtre. Cela lui sembla étrange. Il s'approcha et observa ce trait de lumière avec davantage d'attention. Il lui vint à l'esprit que la statue d'argile cachait peut-être quelque chose. Il alla chercher un marteau et un burin et se mit à fendre l'argile qui se délitait complètement. Au fur et à mesure que tombaient les tessons d'argile, le petit trait de lumière devenait de plus en plus brillant. Plusieurs heures de travail passèrent avant que le moine ne se trouve face à face avec l'extraordinaire bouddha d'or massif.

Les historiens croient que plusieurs siècles avant, tandis que l'armée birmane s'apprêtait à envahir la Thaïlande (qu'on appelait alors le Siam), les moines siamois, conscients de l'imminence de l'attaque, couvrirent leur précieux bouddha d'une couche de plâtre afin que leur trésor ne soit pas pillé par les Birmans. Malheureusement, il semble que les moines aient tous disparu, et le secret perdu du bouddha d'or massif perdura jusqu'à ce jour fatidique de 1957.

Peut-être bien que cette fête de la transfiguration nous redit que "Nous sommes tous comme cette statue de plâtre d'argile, couverts d'une carapace solide qui cache le vrai visage que le Christ veut révéler en nous. Cela s'appelle la peur, la lassitude du quotidien, les habitudes toutes faites. Sous cette carapace, chacun de nous est un « Bouddha doré », ou

plutôt un « Christ doré », l'image de Dieu qui nous constitue. Le Christ, sur le mont Thabor, a donné à voir ce qui était sa vraie nature, faite de lumière et de beauté infinie. Cette lumière qui sera révélée lorsqu'il sortira vivant de son tombeau. A l'instar du moine avec son marteau et son ciseau, notre travail consiste maintenant, en ce temps de Carême, à croire toujours davantage en cette présence du divin en nous, à redécouvrir notre véritable identité, en nous et en nos frères.

Permettez-moi alors une autre image que j'emprunte à un contexte tout à fait différent.

Un voyageur avait pris un guide indien pour traverser une région de l'Amérique du Nord particulièrement difficile et sauvage. On était en plein hiver. La neige était tombée avec abondance et recouvrait le sol, nécessitant d'employer des raquettes. A un moment, le voyageur aperçut dans la neige des traces de raquettes très nettes. Quelqu'un avait donc pu passer par là avant eux, un marcheur solitaire. Il demanda à son guide qui pouvait s'aventurer ainsi tout seul dans cette solitude – « Oh, répliqua l'indien, détrompe-toi, une troupe nombreuse est passée par là ». « Mais, répondit le voyageur stupéfait, ce n'est pas possible ! Je ne vois là que les traces d'un seul homme ! » Le guide sourit de l'étonnement de son client. « Tu es étranger... tu ignores que, quand les indiens se déplacent, ils vont les uns derrière les autres. Le chef prend la tête. Le second met ses pieds dans l'empreinte laissée par le chef, le troisième fait de même, et ainsi de suite jusqu'au dernier, de sorte qu'on ne voit qu'une seule empreinte de pas, là où toute une tribu est passée.

Ne croyez-vous pas que la piste indienne devrait être le modèle de ce qu'on pourrait appeler la « piste chrétienne » ? Christ, le Chef, a laissé ses traces sur la terre, et chaque chrétien devrait veiller à mettre toujours ses pieds dans ceux de son divin Modèle.